

Monique Fourdin

Du fantasme au désir de l'analyste : la mort en « je »

Au cours du *Séminaire XI*, Lacan redéfinit les concepts piliers de l'expérience freudienne – l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion – en les situant par rapport à la fonction du signifiant qui les englobe. Cela lui permet de cerner le désir de l'analyste, qui est non pas « un désir pur » (ce serait un désir de mort) mais « désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ¹ ». La dernière leçon est cruciale, puisqu'elle est contemporaine de l'Acte de fondation de l'École freudienne de Paris (21 juin 1964) et elle pose le principe de ce qui servira à installer la passe au cœur de son fonctionnement trois ans plus tard.

Le point qui doit être atteint pour accéder au désir de l'analyste s'y trouve précisé, aussi bien que la « technique ² » pour y parvenir. Lacan dépasse alors l'impasse freudienne du roc de la castration ³, de l'analyse infinie et interminable, en reprenant un terme proche de celui utilisé à la fin du séminaire sur l'angoisse : celui de traversée du fantasme fondamental, encore appelé « radical ». Lors du *Séminaire X*, il avait posé que « le désir ne doit pas seulement comprendre, mais franchir le fantasme qui le soutient et le construit, ceci, que nous avons découvert comme butée qui s'appelle angoisse de castration ⁴ ».

1. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1973, p. 307 (leçon du 24 juin 1964).

2. Il donne à son auditoire des « formules repères » dont celle que nous commenterons plus loin : « Si le transfert de l'analyste est ce qui, de la pulsion, écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène », *ibid.*, p. 304.

3. Terme que nous empruntons à J.-C. Razavet, *De Freud à Lacan. Du roc de la castration au roc de la structur*, Paris et Bruxelles, De Boeck Université, 2000.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, éditions de l'Association lacanienne internationale, p. 406 (leçon du 3 juillet 1963).

À la fin du *Séminaire XI*, l'issue de l'expérience analysante se décline en quelques points saillants : franchissement du plan de l'identification, repérage du sujet par rapport au *a*, dégagement de la pulsion par rapport au fantasme fondamental et retour au rapport opaque à l'originelle pulsionnelle d'où procède la « réalité de l'inconscient ».

Ainsi, bien qu'il ne fasse pas partie des quatre concepts, le fantasme acquiert une place essentielle : l'au-delà du fantasme fondamental signe un avant et un après, dont la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » précisera les modalités. Nous retiendrons la fin de cette leçon : l'issue conduit à « la signification d'un amour sans limites, hors des limites de la loi ». Or, ne s'agit-il pas là d'un (af)franchissement de l'ordre symbolique, d'un dépassement de l'angoisse de castration et d'un au-delà du complexe d'Œdipe ? Pour « mettre l'analyse sur ses pieds ⁵ », Lacan « remonte à l'origine », à savoir que « quelque chose, dans Freud, n'a pas été analysé ». Or, c'est par l'oubli du mot *Signorelli* qu'il s'attaque au désir du père de la psychanalyse : « Le terme de *Signor*, de *Herr*, passe dans les dessous – le maître absolu, ai-je dit en un temps, la mort pour tout dire, est là disparue. Et, aussi bien, ne voyons-nous pas là derrière se profiler tout ce qui nécessite Freud à trouver dans les mythes de la mort du père la régulation de son désir ⁶ » ; et Lacan de préciser : « Le mythe du *Dieu est mort* [...] n'est peut-être que l'abri trouvé contre la menace de castration. »

Nous arrivons alors au point qui nous semble crucial pour se repérer dans l'expérience analytique : le rapport entre le désir, le fantasme et la mort, qui est une façon d'aborder le complexe de castration ; il détermine la façon dont le sujet est engagé dans la parole, autrement dit son énonciation. Si « le désir du psychanalyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait opérer qu'à ce qu'il y vienne en position de l'*x* ⁷ », au lieu où il s'éprouve comme manquant (– \emptyset) et objet vide sans concept, *a*, afin d'offrir une place vacante au désir du patient pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre, quel est le pas à franchir pour passer du fantasme fondamental au désir de l'analyste,

5. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 35 (leçon du 22 janvier 1964).

6. *Ibid.*

7. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, p. 23.

dont Lacan dit qu'il est « porté par la mort ⁸ » ? C'est la question qui nous a servi de fil rouge ⁹ et qui nécessite de repartir de ce qui a été formalisé précédemment.

Lacan situe le désir au niveau de la fonction du langage et du rapport du sujet au signifiant ¹⁰. Il confère au séminaire qui lui est consacré une place particulière puisqu'il considère que les « linéaments » développés antérieurement convergent vers ce qu'il entend cerner : *le désir et son interprétation*. Lacan exclut d'analyser le désir en fonction de références objectales et, surtout, il fait valoir que c'est dans la béance entre les énoncés reçus de l'Autre, ses signifiants, S(A) d'une part, et l'appel de l'Autre réalisé dans l'énonciation, ce qui est signifié de l'Autre, s(A) d'autre part, que le désir se constitue. Pour parer à l'expérience traumatique que constitue pour le sujet l'appel énigmatique qui vient de l'Autre, en réponse à son désir opaque et obscur – *que veux-tu ?* –, le sujet interpose un élément imaginaire que Lacan appelle le fantasme. C'est donc dans l'appréhension du désir de l'Autre que le sujet du désir se constitue ; avec son moi, il se défend contre la détresse, et avec le support imaginaire de la relation à l'autre, il construit une image de lui-même comme sujet de la parole. Le sujet S est donc « coapté » non à un objet mais à un fantasme.

Ce qui nous intéresse, c'est ce que Lacan développe avant d'en dire plus sur la barre qu'il met sur le sujet dans la formule du fantasme, \$ \diamond a. Pour rendre sensible le « nouage » dialectique entre l'imaginaire et le symbolique et « détendre » son auditoire, il emprunte un exemple à Darwin. Celui-ci raconte qu'il a entendu un certain M. Smith dire tranquillement dans une soirée : « Il m'est revenu aux oreilles que la chère vieille lady Cock y a coupé. » Darwin est intrigué par la façon dont le locuteur a pu susciter une grande émotion dans l'assemblée, en signifiant ce qui n'est pas explicite dans

8. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 642.

9. Elle nous a permis de faire le lien entre le *Séminaire XI* sur lequel nous avons travaillé et le thème proposé lors de l'après-midi des cartels : « Le fantasme est proprement l'« étoffe » de ce Je qui se trouve primordialement refoulé, de n'être indiquable que dans le *fading* de l'énonciation » (J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, op. cit., p. 816).

10. Lors de la première séance du séminaire inédit « Le désir et son interprétation » (1958-1959), le 12 novembre 1958.

l'énoncé, à savoir que le diable a oublié d'emporter dans la tombe ladite M^{me} Cock et que c'est sa place naturelle, voire souhaitée par M. Smith : « Tout le monde a compris que l'autre parlait du diable, alors que le diable n'est nulle part, et c'est cela qui est intéressant, c'est que Darwin nous dise que le frisson du diable est passé sur l'assemblée. »

Cela tient d'abord à ce qu'il n'a pas articulé et qui aurait été attendu s'agissant d'une vieille dame, à savoir qu'il parlât de sa santé : « Il ne dit pas, ni qu'elle est à la mort, ni non plus qu'elle se porte bien, il dit qu'elle a été oubliée. » Mais comment l'effet métaphorique a-t-il été obtenu, un nouveau signifié ayant surgi du mot « overlook » ? C'est ici que Lacan fait intervenir la position particulière de ce personnage à l'égard de la mort. En parlant ainsi d'une personne malade, en évoquant d'une façon parfaitement tranquille l'issue fatale, M. Smith s'est posé « comme quelqu'un qui ne redoute pas de s'égaliser avec celle dont il parle, de se mettre au même niveau, sous le coup de la même faute, de la même légalisation terminale par le maître absolu ici présentifié ». Lacan considère donc qu'il a dominé son désir, qu'il résume dans la formule « pue et crève ».

En fin de compte, cette situation illustre le fait que toute création métaphorique fait surgir la figure de ce que le langage voile au dernier terme : la mort. Lacan rappelle que, au niveau où le sujet s'est engagé dans la parole, il manque toujours un signifiant, le phallus, Φ . Le sujet impliqué dans la parole est soumis au complexe de castration, c'est-à-dire qu'il n'y a pas dans le langage le signifiant qui désignerait l'être du sujet avant qu'il advienne dans la parole, là où « ça » était et où « je » n'était pas : d'où la barre que Lacan pose sur le S. Mais en parlant ainsi d'une vieille dame, M. Smith a justement transgressé la loi symbolique et fait surgir une figure du signifiant manquant sous sa face diabolique. Pour ceux qui l'écoutaient, cet homme a fait apparaître sur l'axe imaginaire un alter ego, un *a*, marqué par ce rapport au signifiant spécial qui s'appelle l'interdit, en tant qu'ici il le transgresse. Ce qui s'est manifesté, c'est donc un fantasme qui porte un désir de mort : « Pue et crève. » Ainsi, au joint de ce qui manque au sujet de la pensée pour se désigner comme sujet de l'énonciation, cet homme a incarné le diable et signifié à ses auditeurs leur condition de mortel, de rebut et de déchet, au lieu où s'exerce le complexe de castration : \$.

Poursuivant dans la même veine, Lacan analyse un peu plus loin le rêve du père mort, emprunté à Freud. Le patient rêve de façon récurrente que son père, mort récemment après avoir beaucoup souffert, est encore en vie ; son père lui parle comme autrefois et l'analysant est pénétré d'une profonde douleur à la pensée que son père est déjà mort et qu'« il ne savait pas qu'il était mort ». En plaçant ces signifiants sur les lignes de l'énoncé et de l'énonciation du graphe du désir, Lacan revisite l'hypothèse freudienne de la signification du souhait infantile et œdipien de mort du père, désir refoulé dont la levée serait le but de l'interprétation. Pour accéder à l'intelligence du rêve, Freud a ajouté des clausules ¹¹ : 1. Il ne savait pas que c'était là son vœu ; 2. Comme ce serait effroyable s'il s'en était douté. Lacan traite ces deux clausules comme des signifiants produits par le manque de sens du récit du rêve et par la soustraction préalable du signifiant ; signifiants que Freud considère comme la réalité de ce qui a été refoulé, mais que Lacan nous invite à traiter comme une éli-sion : loin d'être refoulées, ces clausules ont été mises en jeu dans le rêve sous forme d'éli-sion, pour produire une signification. En d'autres termes, au lieu du refoulement originaire, là où ça parle, là où un être est là sans qu'on sache comment il existe, là où il manque un signifiant pour désigner cette présence dans l'énonciation, il s'est produit un effet de signifié, un effet métaphorique sous la forme du rêve, dont l'interprétation est censée fournir une signification ¹².

Lacan accorde beaucoup d'importance au contexte dans lequel l'analysant a fomenté ce rêve. Il explique le 7 janvier 1959 que la mort du père est toujours ressentie comme la disparition du bouclier qui sépare le sujet du maître absolu, la mort. Elle est vécue comme une menace qui confronte le sujet à son « être-pour-la-mort », à sa destinée de mortel, non sans angoisse ; et à l'occasion ce dernier interpose un désir qui est une forme de défense. Le meurtre du père, qualifié de « fixation imaginaire », est donc un leurre auquel le sujet s'accroche, un désir de mort qui est désir de ne pas s'éveiller au message : le sujet est désormais face à la mort. Le patient a interposé ici une image, support d'une ignorance qui est la sienne : « Il ne savait

11. Une clausule est le dernier membre d'une phrase ou d'une période oratoire.

12. Lacan traite cette éli-sion de « figure de mots », qui produit un effet de signifié : elle équivaut à une substitution d'un blanc, d'un zéro qui n'est pas rien ; l'effet qui en résulte est métaphorique (26 novembre 1958).

pas. » Le point vif de cette formation de l'inconscient, c'est qu'« il est indispensable à la vie que quelque chose d'irréductible [...] ne sache pas que je suis mort. Je suis mort, très exactement en tant que je suis voué à la mort – mais au nom de ce quelque chose qui ne le sait pas, moi non plus, je ne veux pas le savoir ¹³ ».

Sur le graphe, Lacan a représenté le sujet de l'énonciation sous la forme de $S(\bar{A})$, incarné par le père, image support de l'ignorance du fils sur sa destinée de mortel (l'énoncé). Le souhait inconscient est un détour pour produire une signification au point où il n'y a pas, dans l'Autre, de signifiant pour nommer l'innommable et l'impensable : la mort du sujet. Le vœu de châtrer le père est celui que le fils formule lorsque la mort de celui-ci fait retour sur lui ; mais il n'est que le masque du besoin de se raccrocher à un désir, pour ne pas savoir qu'il vaudrait mieux ne pas être né et qu'il n'y a rien au terme de l'existence que la douleur d'exister : « selon son vœu » est le « point d'incidence réel » du rêve (10 décembre 1958). Ainsi, « le sujet barré, annulé, aboli par l'action du signifiant » trouve son support dans l'autre, dans cette ombre, et c'est dans l'élimination d'un signifiant, selon son vœu, que gît le ressort du refoulement : c'est là que le sujet maintient son existence, « que tout subsiste et qu'en fin de compte, ce qui se manifeste dans le rêve, c'est qu'il ne savait pas ».

Lacan résumera ailleurs le rapport entre notre condition de mortel et la logique du signifiant : ce rêve de Freud illustre « la relation du sujet au signifiant, par une énonciation dont l'être tremble de la vacillation qui lui revient de son propre énoncé. Si la figure ne subsiste que de ce qu'on ne lui dise pas la vérité qu'elle ignore, qu'en est-il donc du *je* dont cette substance dépend ? Il ne savait pas... Un peu plus il savait, ah ! que jamais ceci n'arrive ! Plutôt qu'il sache, que je meure. Oui, c'est ainsi que je viens, là où c'était : qui donc savait que j'étais mort ? Être de non-étant, c'est ainsi qu'advient je comme sujet qui se conjugue de la double aporie d'une subsistance véritable qui s'abolit de son savoir et d'un discours où c'est la mort qui soutient l'existence ¹⁴ ». La place du « je » est celle de la jouissance interdite et elle l'est par la logique du signifiant, le sacrifice

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1971, p. 142-143.

14. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », art. cit., p. 802.

est symbolique ; mais comme l'illustre le cas précédent, le sujet névrosé y répond avec le mythe du père mort et avec son imaginaire, en se figurant que l'Autre demande sa castration : $(- \phi)$ se glisse sous S . Le vœu de mort du père est donc un fantasme pour se maintenir comme sujet désirant lors de la confrontation au dernier terme de l'existence.

A contrario, dans le drame d'*Hamlet* dont Lacan se sert longuement pour élaborer le complexe de castration, la révélation par le père de la vérité de sa mort produit quelque chose d'inverse par rapport au mythe d'Œdipe. Là où le non-savoir de l'Autre est corrélatif de la constitution de l'inconscient, parce que en ce lieu de la parole il manque quelque chose, et là où « Œdipe joue le drame que chacun répète dans ses rêves » (29 avril 1959), ici le père d'Hamlet sait que son frère l'a tué, son fils aussi, et le meurtre de Claudius, c'est le désir d'Hamlet ! Toute la difficulté pour Hamlet, qui doit tuer son oncle pour venger son père, est que le fils et le père savent : « L'acte est impossible parce que l'Autre sait. » Or, c'est dans la mesure où quelque chose va équivaloir à ce qui a manqué, au moment où Hamlet va s'éprouver comme mortel et faire le sacrifice de tout attachement narcissique, qu'il pourra accomplir son acte. Comme le souligne Annie-Claude Sortant-Delanoë ¹⁵, au-delà de ce que Lacan dégage de la structure de la procrastination obsessionnelle, ce qui doit retenir notre attention, c'est que la mort d'Ophélie ouvre la voie d'accès au désir et à l'acte ; situation différente de celle du sujet évoqué précédemment, qui interposait le parricide pour donner une signification à la castration, la sienne et celle de l'Autre.

Selon Lacan, la valeur de cette pièce est de nous révéler le grand secret de la psychanalyse : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a aucun signifiant pour répondre de ce que je suis, $S(A)$, rien qui garantisse quoi que ce soit au niveau de l'articulation des signifiants et de la parole. Ce qui fait le succès d'*Hamlet*, c'est qu'il représente sur la scène la place vide où situer notre ignorance. Que se passe-t-il alors pour que la mort d'Ophélie lui permette d'accomplir le parricide ?

15. A.-C. Sortant-Delanoë, « C'est la tragédie du désir et on n'y parle que du deuil », *Mensuel des Forums du Champ lacanien* et de l'École de psychanalyse du Champ lacanien, novembre 2003, p. 12-14, et « L'angoisse, nécessité logique entre jouissance et désir », *Mensuel*, École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, n° 14, mars 2006, p. 45-49.

La mort d'un être qui est pour nous essentiel, explique Lacan le 22 avril 1959, est une expérience humaine intolérable : elle présente le trou, la place où se projette le signifiant manquant à la structure de l'Autre, le phallus. Annie-Claude Sortant-Delanoë avance que la mort de l'autre peut être considérée comme un événement paradigmatique du réel : selon Lacan, les éléments signifiants sont insuffisants pour faire face au trou créé par la mise en jeu de tout le système signifiant. Le deuil ouvre la béance symbolique majeure, le point x d'où le sujet parle et désire. Il peut donc servir à éclairer le point d'où le désir trouve son origine. Le deuil d'Ophélie réalise pour Hamlet la perte du support du sujet à ce qu'il n'est pas : elle n'a pas le phallus et il ne l'est pas. La confrontation avec le réel de la mort le conduit donc à la rencontre avec son impossible, conclut Annie-Claude Sortant-Delanoë, qui voit dans cette rencontre le lieu où situer le désir de l'analyste. C'est au point où Hamlet est confronté à l'objet impossible parce que perdu, là où il manque un signifiant et où l'objet se présente comme un objet négatif, que Lacan désigne du symbole $\sqrt{-1}$, qu'il ressaisit son désir.

Cependant, ce n'est pas le dernier mot de Lacan sur la fin de l'analyse ¹⁶, sur laquelle il s'interroge alors. Il ne distingue pas ici mythe de structure, confusion qu'il lèvera dans le *Séminaire XVII*. Le premier renversement consistera à dire que le père n'a pas à être tué, parce qu'il est mort de tout temps : l'Autre est un trou. Le parricide sera alors conçu comme nécessaire, mais comme mythe, en tant qu'effet de la structure : il rationalise l'impossible d'où il provient. En s'attaquant à la butée freudienne de l'angoisse de castration, Lacan en viendra finalement à redéfinir la castration comme « l'opération réelle introduite par l'incidence du signifiant quel qu'il soit dans le rapport du sexe. Il va de soi qu'elle détermine ce père comme

16. Comme le note Pierre Bruno dans « Consistance du père », *Revue de l'École de la Cause freudienne*, n° 21, mai 1992, p. 19-24. De la façon dont Lacan articule alors la fin de l'analyse, il s'agit de reprendre la première perte qui a été celle de la désidentification au phallus imaginaire de la mère (ne l'être pas) et de faire le deuil du père : le père est à tuer en tant que signifiant maître ; mais pour que le deuxième tour du parricide ait lieu, il faut que le père soit d'abord constitué comme objet. Or, selon Pierre Bruno, là réside « le plus neuf et le plus fulgurant de ce séminaire » : la constitution de l'objet passe par Ophélie, et « c'est de cette marque d'impossibilité introduite dans l'objet que le père peut devenir objet à son tour, mais présentant désormais ce qu'il est comme division entre signifiant maître et objet perdu ».

étant ce réel impossible que nous avons dit [...] le père est celui qui ne sait rien de la vérité ¹⁷ ». *La vérité* à recueillir dans une analyse est donc qu'il n'y a pas d'Autre pour nommer la jouissance : le sexe ne fait pas rapport, il n'y a pas d'articulation entre la vie/la mort et le discours. C'est ce trou, cette chose innommable et inconnaissable de l'origine pulsionnelle, qui est à la source du complexe d'Œdipe.

Par conséquent, le mythe du parricide introduit un « malentendu sur l'acte », car « tuer le père comme s'il supportait le signifiant maître ne libère en rien le sujet ¹⁸ » ; pas plus que de maintenir en rêve la figure vivante d'un père qui ne sait pas. Dans ce fantasme, le sujet maintient le voile sur le trou originel, moyennant quoi il peut continuer à parler ¹⁹. Cependant, la « cause originelle » est celle « d'une trace qui se présente comme vide », ainsi que Lacan le formalisera : « À l'origine, ce qui nourrit l'émergence du signifiant, c'est une visée de ce que l'Autre, l'Autre réel ne sait pas. Le *il ne savait pas* s'enracine dans un *il ne doit pas savoir*. Un signifiant sans doute révèle le sujet, mais en effaçant sa trace ²⁰. » Le sujet est donc barré avec la naissance du signifiant et sa reconquête repose sur ce non-sujet originel qui le constitue comme inconscient

Mais avant d'en arriver à l'« envers de la psychanalyse », quand Lacan fera de l'équivalence du père mort et de la jouissance un « opérateur structural » de l'impossible de la structure ²¹, nous voudrions insister sur le pas franchi dans les séminaires X et XI ²². En développant la catégorie de la jouissance, en inventant l'objet *a* – support du désir dans le fantasme, *initium* du désir – et en s'attaquant à l'angoisse qui se manifeste au niveau du poinçon \diamond , Lacan va articuler ce qui est méconnu dans l'usage du fantasme, sur ce qui fait l'impasse du névrosé, et la passe pour en sortir.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 149 et 151.

18. P. Bruno, « Consistance du père », art. cit., p. 23.

19. J. Lacan, « Le désir et son interprétation », séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1958.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 77 (leçon du 12 décembre 1962).

21. Les mythes freudiens du père et les différentes versions du fantasme sont une façon d'imaginer la perte de jouissance qui affecte le sujet en tant qu'il est effet du langage. Ce point est repris et synthétisé par Michel Lapeyre dans *Au-delà du complexe d'Œdipe*, Paris, Anthropos/Economica, coll. « Poche Psychanalyse », 1997.

22. C'est ce que montre bien Jean-Claude Razavet, *De Freud à Lacan..., op. cit.*

L'objet *a* équivaut au point zéro, il n'est pas spécularisable, pas nommable : c'est ce dont la pulsion fait le tour, contournant l'objet éternellement manquant. Cependant, le névrosé a fait le premier pas de la pulsion en se leurrant sur la structure fantasmatique : « Le névrosé en effet, hystérique, obsessionnel ou plus radicalement phobique, est celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande, Φ à D. Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme, [...] c'est-à-dire que son fantasme se réduit à la pulsion : $\$ \diamond D$ ²³. » Dans la leçon du 17 décembre 1958, Lacan explique que c'est devant l'impasse du rapport du sujet au signifiant, à savoir qu'il n'y a pas d'autre signe du sujet que son abolition de sujet, et pour faire face à la crainte de la disparition de son désir au lieu même où le phallus manque, que le sujet s'est engagé dans des ramifications, en manipulant l'objet *a* dans la formule du fantasme. D'où le terme d'« étoffe » et de « doublure » pour indiquer que celui-ci constitue un « habillement ²⁴ », une façon pour le sujet de l'énoncé de se doter d'une image spéculaire et d'une identification, là où il ne peut se saisir comme sujet de l'énonciation et où l'objet *a* est insaisissable dans le miroir et imprononçable dans le discours. Et Lacan d'énumérer le « catalogue » des objets érigés au rang de signifiants de la demande : mamelon, scybale, phallus imaginaire, flot urinaire, phonème, regard, voix, et le rien.

Le ressort fondamental de l'opération analytique consiste alors à « maintenir la distance entre I et *a* ²⁵ », pour que le sujet retrouve les déterminants de sa conduite, revienne au point où il est entré dans la chaîne des significations (son destin) et surtout retrouve le départ, « comment il est entré dans cette affaire de signifiant ²⁶ ». Dans une manœuvre en quelque sorte à rebours, il s'agit de confronter le sujet à la structure de sa demande pour qu'il reconnaisse les signifiants cachés dans celle-ci, signifiants inconscients prélevés dans le discours de l'Autre, avec lesquels il a construit son image narcissique *i(a)* et ses identifications *I(A)* ; alors peuvent se dégager les

23. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », art. cit., p. 823.

24. *Ibid.*, p. 818.

25. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 304 (leçon du 24 juin 1964).

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 80 (leçon du 12 décembre 1962).

objets partiels qu'il a placés dans l'Autre et qu'il se fait être dans son fantasme, pour ne pas voir le manque qu'ils recouvrent.

Nous arrivons donc au lieu du partage entre l'écriture du désir inconscient sous la forme des différentes versions du fantasme, et la rencontre avec l'impossible logique de la structure du langage, en d'autres termes le réel ; à ce carrefour peut s'effectuer la disjonction entre le savoir inconscient acquis dans la cure d'un côté, et la vérité de la jouissance pulsionnelle qui enserme un vide, l'objet *a* cause du désir, de l'autre. Puisque « le réel supporte le fantasme » et que « le fantasme protège le réel ²⁷ », c'est à ce joint qu'un franchissement peut s'opérer dans le rapport du sujet à la mort, pour accéder au désir de l'analyste et au vide de l'énonciation d'où il opère. Le parcours analytique ²⁸ s'organise autour de la construction du fantasme ; elle doit permettre au sujet de cerner l'objet qui cause son désir puis de le lâcher, c'est-à-dire traverser, dépasser la limite que constituait son fantasme fondamental. Or, le rapport entre la mort et la place vide de l'énonciation est particulièrement sensible dans le cas où c'est l'objet voix qui organisait le rapport à la pulsion ; il peut permettre de saisir la différence entre l'en-deçà et l'au-delà de l'Œdipe.

La pulsion invocante « est la plus proche de l'expérience de l'inconscient ²⁹ ». Lacan fait de l'objet voix le point le plus originel à partir duquel s'organise la fonction du désir ³⁰. Il le qualifie d'objet essentiel faisant fonction de *a*, après avoir listé l'objet oral, l'objet anal, l'objet regard et l'orgasme : « Tout analyste sera appelé à lui donner sa place, ses incarnations diverses, tant dans le champ de la psychose que dans la formation du surmoi ³¹. » Par la voix, explique-t-il, cet objet chu de l'organe de la parole, chu de l'Autre, l'Autre est le lieu où ça parle ; mais qui parle, au-delà de celui qui parle au lieu de l'Autre, et qu'y a-t-il au-delà dont le sujet prend la voix chaque fois

27. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 50 (leçon du 29 janvier 1964).

28. Tel que Claire Armand le résume, dans « Au travers du fantasme », *La Cause freudienne*, n° 27, mai 1994, p. 69-75.

29. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 119 (leçon du 4 mars 1964).

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 320 (leçon du 22 mai 1963).

31. J. Lacan, séminaire inédit « Les noms du père », dans *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 421 (leçon du 20 novembre 1963).

qu'il parle ? C'est là que Freud a placé le mythe du père, que Lacan a tenté de dépasser, en proposant de franchir ce qu'il appelle le « point limite » de la menace de castration.

Or, la perte de l'être proche dont le sujet avait fait le support de sa castration peut équivaloir à la perte de l'objet voix *a*. Deux voix s'y superposent : la voix de celui qui manque et la voix qui manque structurellement ³². Prise dans le processus de la cure, une telle contingence peut permettre de rencontrer le point d'impossible et délier le sujet de la jouissance accrochée à la voix de l'analyste, dévoilant les élaborations de savoir en jeu dans le transfert et les tentatives pour dire ce qui ne peut pas l'être : *a*, la place dans l'inconscient où vous dites « je ³³ », celle qui constitue un vide une fois l'angoisse franchie, quand l'Autre a été rencontré dans sa dimension de réel, l'Autre barré en tant que je ne l'atteins pas. Le vœu de mort du père permet d'ignorer que la castration est un fait de structure, alors que la confrontation avec la mort peut dégager la place vide d'où opérer pour que l'Autre vienne y loger son savoir inconscient. De l'inconscient freudien à l'inconscient lacanien, le pas à franchir est celui de la séparation avec le sens, la vacillation de l'être et l'effet aphanisique du signifiant binaire ; elle est séparation avec le savoir supposé à l'entrée, quand les significations dialectisées dans le rapport du désir de l'Autre sont venues s'inscrire à la place du zéro ³⁴ où le sujet doit reconnaître sa place : – \emptyset et *a*.

32. Comme l'a bien développé Bernard Nominé, dans « Une voix s'incorpore », *Revue de psychanalyse. Champ Lacanien*, n° 5, juin 2007, p. 61-68.

33. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 119 (leçon du 16 janvier 1963).

34. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 281 (leçon du 17 juin 1964).